

**Intervention de Jacques Julien**

**L'AUTONOMIE, QUEL ESPACE ?**

Le maître mot de la pensée de François Partant est autonomie. Ce qui signifie la proposition suivante : pour qu'une population ne soit ni exploitée ni exploiteuse, il faut qu'elle soit autonome. Vous avez remarqué **que** la condition est nécessaire mais nullement suffisante ; il est tout à fait possible d'être autonome et en même temps exploité ou exploitateur, voire les deux à la fois. Ces configurations ne seront pas envisagées dans mon propos. Autonomie. Plus précisément, l'autonomie signifie que la population en question dispose sur le territoire où elle vit – c'est à dire son milieu – de l'ensemble des éléments qui seront nécessaires à la satisfaction de ses besoins. Pour François Partant, qui a beaucoup voyagé, ces besoins, ainsi que les accommodements des différents éléments de son environnement, sont intimement reliés à la culture des gens qui habitent ce territoire (1). Cette phrase est même une redondance aux yeux des ethnologues, qui considèrent que la culture, c'est justement la façon avec laquelle une ethnie répond à ses besoins.

Mon propos est d'avancer deux facteurs qui auront une incidence importante dans la détermination, le choix d'un espace de vie d'une population. Je n'affirme pas pour autant que ces deux éléments soient les seuls, par exemple l'Histoire joue un grand rôle dans la définition des frontières. J'ai choisi ces deux facteurs en raison de leur nature écologique, en tant que caractéristiques de la viabilité.

Le premier facteur est l'hétérogénéité de la planète, ou plutôt de la Biosphère. Une très forte hétérogénéité, que nous regarderons au niveau des conditions de la biogénèse. Cette hétérogénéité est évidemment antinomique avec une prise en compte strictement planétaire, ce qui ne veut pas dire que toute globalisation soit insensée, mais doit être remise à sa juste place. Si la globalisation a déjà peu de sens, la mondialisation elle, n'en a aucun.

Le deuxième facteur est la finitude de tout individu biologique et de toute population. Ce facteur qui est évoqué par François Partant (2) permet la définition d'un champ de vie, tant pour un individu que pour une population. Et ce champ au niveau spatial, est une petite portion, une très petite portion de la surface terrestre.

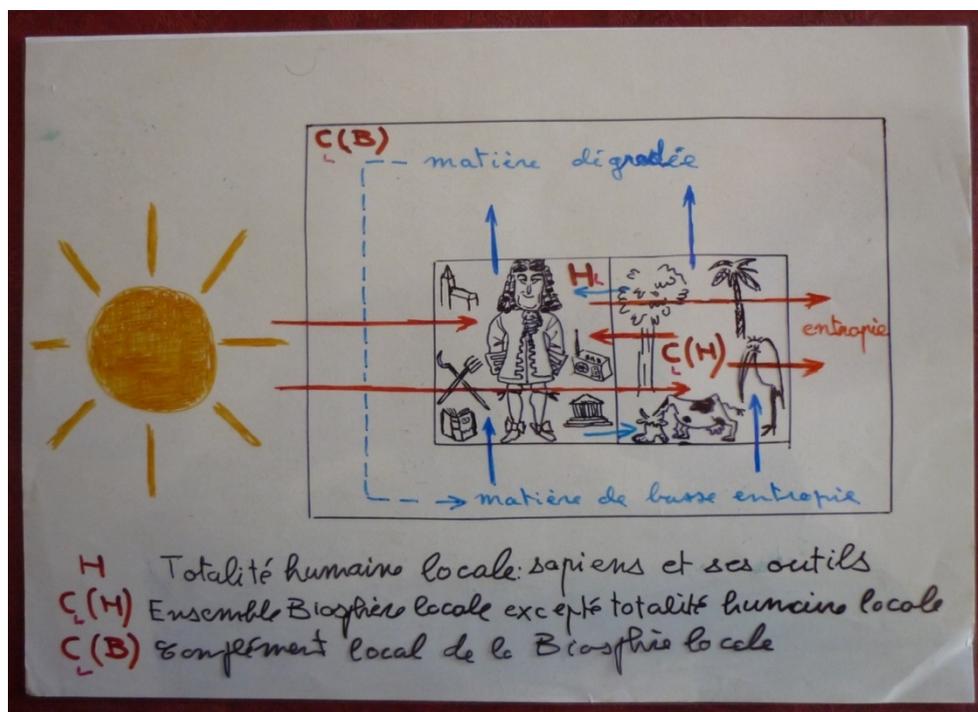
C'est à partir de la conjugaison de ces deux facteurs que l'on peut alors concevoir des territoires habitables.

A partir des travaux **d'Oparine, Varela et Prigogine**, la conception actuelle du vivant est une structure dissipative traversée par un flux de matière et d'énergie, avec des autocatalyses ou des catalyses croisées. Dans de telles conditions, ces structures perdureront mieux que d'autres.

La Terre en tant que système fermé, ne peut voir apparaître que des structures d'équilibre, tel le cristal. Ainsi, il faut chercher ailleurs, dans une autre direction. Prenons le plan de

l'écliptique, c'est à dire la trajectoire de la Terre autour du Soleil, il est incliné par rapport à l'axe de rotation de la Terre sur elle-même. Et cette obliquité engendre plein de gradients. A partir de ce simple point, nous pouvons comprendre l'existence de déplacements de matières, notamment des fluides, les vents, les courants marins, aboutissant ainsi à des zones diversement chaudes et diversement humides. Cette spécificité locale se constate clairement via la météorologie : chaque point du globe a sa météo propre.

Compte tenu des caractéristiques du vivant, nous pouvons dresser le schéma d'un écosystème type, local soulignons le, avec les flux d'énergie et de matière, représentant les cycles écogéo-biochimiques permettant le maintien de la vie de l'ensemble des habitants animaux et végétaux de ce système. Nous avons sur ce schéma coupé la Biosphère locale en deux, afin de faire apparaître le système humain formé par *homo sapiens* et ses prolongements exosomatiques



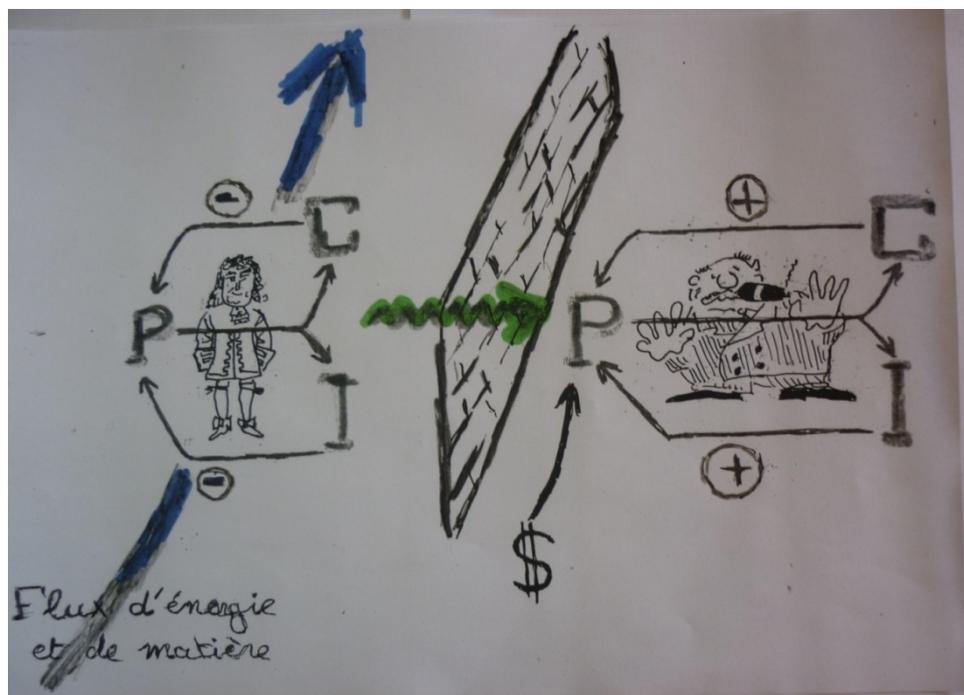
En cas de modifications quantitatives ou qualitatives trop importantes par rapport aux capacités d'adaptation de l'écosystème, alors, ce sera un dysfonctionnement de l'écosystème, voire sa destruction, et un départ pour de « nouvelles aventures ». La plupart du temps les travaux sur ces perturbations sont à l'échelle de toute la planète, rassemblant des systèmes fort différents (club de Rome, Gaïa ...). Et l'on vous parlera de l'épuisement ressources. Même si son champ limité à la planète ne correspond qu'à une justesse partielle, l'épuisement des ressources, est une excellente formule, vu tous les sens du mot épuisement:

Certaines ressources sont effectivement en voie de disparition, leurs conditions de synthèse naturelle n'étant pas réunies, tel le pétrole ou la houille, ou leur transformation étant irréversible tel l'uranium. D'autres ressources, sans disparaître, deviendront inaccessibles vu leur dissémination après leur usage (Li, Fe, ...).

Autre type d'épuisement, conséquent à l'emballlement de certains cycles. Emballlement causé par l'homme. Carbone et Phosphore sont tétanisés avec les conséquences que nous savons, surtout dans le monde occidental. De façon contraire, la prolifération de matériaux artificiels va, ça et là, créer un blocage de certains cycles

Un hybride des deux précédents est la restriction spatiale, suite à l'urbanisation et certaines simplifications du paysage débouchant sur des raretés locales. De même, de par le butoir de la surface des terres émergées et des terres cultivables, la surpopulation humaine entraînera désertification et épuisement des sols.

Maintenant faisons une confrontation plus abstraite entre nos écosystèmes et le système de l'*homo economicus*. L'économie, c'est pourtant assez simple, pour un homme quelconque, c'est vivre, vivre correctement, avec un minimum d'efforts. Pour *economicus*, c'est assez différent, comme le précise J B Say : le bonheur d'un individu est proportionnel à la quantité de besoins qu'il peut satisfaire, elle-même proportionnelle à la quantité de produits dont il peut disposer (3). Ainsi la production fabrique les besoins et le bonheur de l'homme, plus il y aura de production, plus notre bonheur sera grand. Dans le schéma de l'économie, les intrants naturels sont remplacés par la monnaie. Remarquons également que les rétroactions négatives à gauche sont positives à droite ! Nous avons ainsi le passage d'un système ouvert où la vie est possible à un système mythique et isolé, celui de la croissance, celui d'un monde où le mur de l'argent masque le fonctionnement d'une structure vivante. De fait ce second système ne vit que par vampirisme en prélevant des esclaves au premier.



Mais cela ne durera qu'un temps. Tôt ou tard, le productivisme aboutira à l'obésité et puis à la mort. Le vampire finira par recevoir un coup de soleil ! Voilà. A moins que, auparavant, nous plantions un pieu dans son cœur. A suivre.

Passons maintenant à la finitude. Il y a un début, il y a une fin, voilà un premier point indiscutable. Idem pour les cultures, les civilisations, même les espèces vivantes sont mortelles. Absolument rien ne garantit l'éternité d'*Homo sapiens*.

Au niveau temporel, rappelons que l'exécution de toute fonction est chronophage. Prenons l'activité musculaire, l'accomplissement d'un effort nécessite une commande, la présence de réserves à transporter, et une reconstitution après l'effort. Rappelons qu'une surexcitation aboutit au-delà d'un certain seuil à la tétanisation. Question performance, ne soyons pas étourdis par la croissance des records mondiaux sportifs, d'une part il ya des athlètes méconnus, d'autre part il existe une évolution de *Homo sapiens*, nos enfants seront plus grands et beaucoup plus malvoyants. Bien sûr, en ce chapitre, nous pouvons constater l'efficacité des progrès techniques, nous pouvons déplacer des montagnes, mais pouvons nous aller vraiment au-delà ? Ajoutons que bien des travaux que nous pouvons accomplir grâce à des intermédiaires, sont suivis de travaux de couture, d'indispensables rapiécages.

Arrêtons-nous sur notre carcasse mémoire. Elle est énorme, mais pas infinie et de plus, n'existe réellement que grâce à la faculté d'oubli, un oubli considérable. Une autre caractéristique de notre architecture mémoire est une potentialité d'apprentissage, une potentialité loin d'être infinie. Non seulement cette potentialité est variable selon les âges de la vie, mais elle est limitée, on peut se recycler, changer de métier, d'horaire, d'époux, de maison, être flexible...une fois , deux fois et même trois fois, mais pas éternellement, sinon ce sera le déboussolage à coup sûr, toujours la tétanisation .

L'homme n'est pas un individu isolé, noyé dans la multitude de l'espèce. Il appartient à un tas d'amas dont les différentes tailles, les différentes connectances, et le nombre de connexions avec le sujet seront des indices significatifs. Au delà du ménage, les choses deviennent difficiles. Néanmoins le nombre d'éléments en présence sera petit. Une vision assez simple en est donnée par les évènements marquants de la vie : baptême, enterrements de vie de garçon, mariage, anniversaires, départs à la retraite, pots de promotion, repas d'anciens combattants, décès. Le nombre de participants à ces évènements est toujours de l'ordre de la dizaine, parfois de la centaine, jamais du millier. Ce petit nombre d'entourants se retrouve dans les carnets d'adresses, dans la petitesse de ces carnets : la centaine, oui, rarement le millier. Et face de bouc est un menteur. Et ce n'est pas parce que nous pouvons téléphoner à notre cousin de Québec, que notre univers sera agrandi pour autant. Si nous disposons de plus longs tentacules, nous n'avons pas plus de liens pour autant et nous ne parlons pas plus vite non plus.

Une analyse plus fine effectuera un tri dans le carnet d'adresses en le confrontant avec l'agenda et en extrayant les individus rencontrés ou simplement contactés durant l'année. Nous pouvons même établir des catégories à partir du nombre de connexions de chaque élément contacté.

Un aspect intéressant concerne l'information. Nous disposons aujourd'hui d'une grande variété de moyens de communication, qui sont par ailleurs tous extrêmement performants, et là, comme avec le cerveau, chaque individu n'utilisera pas complètement chacun des outils possibles et ne recueille qu'une partie des informations, et ne tiendra compte que d'une partie encore plus faible de cette information. Avec la crue contemporaine, ça

déborde, le seuil est franchi. Trop, y'a trop d'tout, comme le disait déjà la chanson de Paul Vaillant Couturier en 1935. Et nous n'entendons plus grand chose.

La conjugaison de la petitesse des entourages avec une transmission d'information partielle aboutit à des mondes clos. Au-delà d'une certaine distance, les connexions s'évanouissent. Notre monde, non pas la planète, mais celui où nous vivons, là où nous nous parlons, nous nous touchons, notre monde à nous, est un monde clos, fini .

Nos limites de liaisons se vérifient par la constitution de mini groupes au un niveau infra, à l'intérieur de grands machins constitués (tel la Ligne d'Horizon). Chaque mini groupe a sa propre façon, ses habitudes, ses petits rituels, qui ne s'identifient pas à ceux du dessus. Là aussi, chaque structure locale a une dimension finie, et en général, c'est plutôt la dizaine.

Si au lieu de considérer les gens autour d'un sujet, nous prenons l'ensemble des groupes humains auquel le sujet appartient, ce qui constitue grosso modo son identité, nous aboutirons à des conclusions du même type avec des liens plus lâches, compte tenu de la connectance des groupes

.En montant encore d'un cran, en considérant un groupe humain occupant une portion d'espace, nous pouvons extrapoler un monde un peu plus vaste, mais toujours fini, et dont l'entrelacement des connexions aboutit également à des liens plus lâches. Et plus l'espace considéré sera grand, moins l'ensemble sera cohérent.

Quant à la mémoire exosomatique, en lien profond avec le milieu environnant, elle est la façon choisie par le groupe humain vivant sur tel territoire pour résoudre les problèmes vitaux, en bref notre culture, notre identité. Nous habitons un pays, nous avons une histoire, nous avons nos habitudes, nos manies, nos signes, tous ces petits riens qui donnent du charme, qui nous charment. C'est ce que Jacques Pezeu Massabuau dénomme confort, le confort de se sentir en prise avec sa civilisation. Avec ALG & CLS osons une proposition : une culture correspond à une niche écologique et, de même que pour les autres espèces vivantes, il n'existe pas de phénotype planétaire. Déplacements ou modifications l'environnement induisent mort ou transformation. Et une petite remarque pour nos économistes, à propos de la valeur, toute entité humaine accordera à telle chose ou à tel acte une valeur très particulière (comment dites vous bonjour, aimez vous les escargots, le durian, les sauterelles, les grenouilles, etc.)

Notons que lors de l'affirmation d'autonomie, le matériau exo somatique, les façons de vivre, les ressources présentes peuvent inciter un regroupement plus large que les connectances interindividuelles ou intergroupes. Prenons la Lorraine et l'Artois. Leurs habitants peuvent constituer un ensemble autonome et partager houille et minette. Mais les lorrains et les artésiens peuvent également considérer qu'ils n'ont pas besoin de houille pour les uns, de minette pour les autres et constituer deux entités indépendantes. Une tierce possibilité étant, si le désir les chatouille mutuellement d'échanger ceci contre cela. Voilà qui est bien révélateur, d'une conclusion floue, toujours la vacuité. De par le grand nombre de facteurs et la diversité de leurs formes propres sur le lieu considéré, bien des solutions sont offertes. Il s'agit, comme le dit Miguel Benasayag de « Penser localement et agir localement ». A ce flou du « Que faire ? », contraste la parfaite clarté de ce qu'il ne faut

pas faire, les dangers létaux : mondialisme, colonialisme, productivisme, uniformisation, croissance, etc. dénoncés par François Partant. Et nous en revenons ainsi toujours à ce concept d'autonomie. Mais j'entends votre question : quand est-il des frontières pour ces autonomies construites ? Vu l'actualité brûlante, je préfère rester muet.

Et récapitulons : les facteurs examinés nous donnent une floraison d'éléments pour définir un espace de vie à partager entre des gens. Au-delà de cette diversité nous pouvons mettre en avant deux points signifiants : 1) le petit n'est pas seulement beau, il est nécessaire et 2) le vivre ensemble est essentiel. Pour le mot de la fin, redisons ceci autrement en appuyant sur ce lien à la terre, la façon d'habiter, de construire une harmonie entre gens et milieu. Dans ce sens, j'avance comme repérage, une formule que vous connaissez tous. Elle est de Fidel Castro : « Patria o muerte ! » (4).

Jacques JULIEN

Excepté deux schémas indispensables pour la compréhension du texte, l'iconographie utilisée le 14 octobre, n'est pas, ici, reproduite, afin d'alléger cette présentation.

### Notes

1) « *Ce type de développement (autonome, endogène et autocentré) implique en effet une inversion du processus d'intégration et d'homogénéisation ... chaque pays adoptant ce qui correspond le mieux à son milieu physique, sa culture, ses problèmes spécifiques, et aux besoins de sa population* » L'Economie-monde en question.

2) « *Ce n'est pas seulement parce que la Terre est une planète aux dimensions finies, qu'une croissance économique indéfinie est impossible. C'est aussi parce que l'homme est lui-même un être fini.* » La fin du développement

3) Jean Baptiste Say : « *Et comme nos jouissances sont proportionnées à la quantité de besoins que nous pouvons satisfaire, il suit que l'état de société, en multipliant tout à la fois nos besoins et nos ressources, augmente considérablement notre bonheur.* » Cours complet d'économie politique pratique 1852

« *C'est la production qui ouvre des débouchés aux produits.* » Traité d'économie politique 1803

4) Afin de mieux clarifier le sens donné ici, au mot Patria dans cette devise, elle était entourée dans les quatre coins de l'affiche projetée par : Gens du Pays – Habiter la terre- Les jours heureux – Que bella la vita. Par contre le mot Muerte, n'a pas la signification originelle du combat et du sacrifice mais symbolise notre futur consécutif de l'action anthropique contemporaine, ce qui est explicité dans plusieurs passages de ce papier .